

choix moraux des hommes. À partir du chapitre 4, Germany recentre la perspective sur l'univers théâtral. Il commence par évoquer le statut des arts figuratifs comme métaphore de perfection et d'absolu dans la comédie romaine, et démontre son utilisation volontiers métathéâtrale. Dans *L'Eunuque*, la fresque de Jupiter et Danaé déborde sur la réalité comme la petite pièce interne que constitue l'imposture du faux eunuque déborde sur l'existence de Chaerea, qui sera menacé d'être castré pour adultère et finalement soumis et humilié par la prostituée Thaïs. Le chapitre 5 fait valoir les similitudes entre le viol improvisé par Chaerea et le mime, genre dramatique secondaire, moins prestigieux que la comédie et la tragédie, mais étymologiquement indissociable du terme même de *mimēsis* : comme le *stupidus* bouffon qui imite le discours héroïque de l'acteur principal de manière dégradée et comique, Chaerea imite son frère Phaedria, mais aussi le Jupiter du tableau ; et ce faisant, il se livre à un acte obscène caractéristique du mime, par ailleurs seul genre dramatique à admettre des actrices, volontiers dénudées. Le chapitre 6 se propose d'apporter un dernier éclairage à la contamination mimétique du tableau sur Chaerea dans *L'Eunuque* en la mettant en regard avec le procédé dramaturgique de *contaminatio* qui consiste, tel que le présentent plusieurs prologues de Térence, à mêler à la pièce originale grecque choisie par le poète romain comme modèle principal de sa comédie un ou plusieurs éléments (scènes, personnages) d'une autre pièce grecque. Connoté négativement comme un geste de dégradation, le procédé est délibérément doublé dans *L'Eunuque* par des motifs de contagion ou d'irruption, comme le viol de Pamphila par Chaerea ou l'acceptation forcée du parasite Gnathon et du soldat Thrason, précisément importés d'une autre pièce grecque, dans la vie et la maison des personnages principaux. La contamination agit donc dans la pièce comme un principe structurant et matriciel. L'ouvrage de Robert Germany présente d'incontestables et impressionnantes vertus pédagogiques : le monologue de Chaerea, insuffisamment commenté par la critique jusque-là, lui donne l'occasion d'explorer des pans fondamentaux de la civilisation, de la pensée et du théâtre gréco-romains, dont il prend à chaque fois le temps d'explicitier avec sérieux le contexte et l'état des lieux critique, et pour lesquels la notion de contagion mimétique constitue une formidable porte d'entrée. La bibliographie de quinze pages, amplement exploitée dans l'ouvrage, témoigne de l'ampleur de l'entreprise. Et lorsque le lecteur peut avoir le sentiment d'une dispersion de la pensée, chaque chapitre finit inmanquablement par revenir à la scène de Térence pour en proposer un éclairage. La méthode suivie offre des clés de lecture convaincantes pour analyser la scène choisie, mais le lecteur peine ensuite à articuler entre elles ces différentes perspectives, qui semblent se superposer au lieu de former système. À l'image de sa structure éclatée, l'ouvrage ouvre des horizons, trace des directions, mais toutes convergent sur la même scène et la même pièce, sans donner au lecteur de quoi circuler plus aisément dans le théâtre de Térence ou la comédie romaine dans son ensemble.

Céline CANDIARD

Alessandra ROLLE, *Dall'Oriente a Roma. Cibele, Iside e Serapide nell'opera di Varrone*. Pisa, Edizioni ETS, 2017. 1 vol. broché 17 x 24 cm, 260 p. (TESTI E STUDI DI CULTURA CLASSICA, 65). Prix : 22 €. ISBN 9788846745910.

Issu d'une thèse de doctorat en Philologie grecque et latine soutenue à l'Université de Florence en 2011, le volume d'Alessandra Rolle propose une étude des divinités d'origine orientale dans les œuvres de Varron. Plus particulièrement, l'auteure se concentre sur la représentation de ces divinités chez l'érudit latin du premier siècle avant notre ère, en combinant analyse littéraire et mise en contexte historique. Dès la préface du livre, Rolle souligne explicitement que le point de départ de son approche est philologique et que le matériel varronien est d'abord étudié au moyen de cette approche, sans pour autant négliger les données historiques de l'époque de l'auteur. Après quelques réflexions sur le statut et le culte des divinités orientales, l'introduction présente les cinq œuvres de Varron contenant des références à ces dieux : les *Saturae Menippeae*, les *Antiquitates rerum divinarum*, le *De lingua latina*, le *De gente populi Romani* et le *De vita sua*. Cette présentation est utile au lecteur moins familier à la production varronienne et aux questions qui font débat chez les spécialistes de l'auteur. Le livre se compose de deux parties qui correspondent aux deux typologies de divinités orientales attestées dans les œuvres de Varron : la première est consacré à Cybèle/Mater Magna et la deuxième à Isis et Sarapis. À juste titre, Rolle rappelle et explique qu'à l'époque de Varron, ces divinités n'avaient pas le même statut juridique. Si Cybèle était entrée officiellement dans la *religio Romana* en 204 avant notre ère, les dieux égyptiens ne font pas encore l'objet d'un culte public (il faudra attendre l'officialisation du culte à l'époque flavienne). L'approche suivie est « empirique » puisque l'analyse se concentre sur une « exégèse textuelle » qui puisse servir à donner une interprétation plus large du rôle de ces divinités. La première partie du volume s'ouvre avec une analyse détaillée de la figure de Cybèle/Mater Magna dans les *Satires Ménippées* qui représentent le témoignage le plus riche et le plus intéressant. Dans les *Euménides*, la satire la mieux connue de l'œuvre, treize fragments concernent la déesse et forment ce que l'auteure appelle un « épisode de Cybèle ». Rolle prône pour un cadre romain du contenu de la satire et avance l'hypothèse que tous les fragments (à l'exception d'un seul) mettent en scène des événements à l'intérieur du temple de la déesse sur le Palatin, le *Matris deum aedes* (fr. 149 B). D'après la reconstruction proposée par l'auteure, le récit-cadre serait un banquet lors des fêtes Mégalésies chez le protagoniste-narrateur où ce dernier aurait raconté le rituel étrange et exotique qu'il aurait vu lorsqu'il était passé devant le temple de la Mater Magna au Palatin. Ce rituel correspondrait à la cérémonie d'auto-éviration célébrée le 24 mars (le *dies sanguinis*) par les Galles, les prêtres de la déesse. L'analyse des Ménippées met en évidence la dualité des représentations romaines concernant Cybèle : l'auteure souligne la coprésence d'éléments liés aux Mégalésies, à savoir le culte officiel *more Romano*, et d'éléments rituels plus éloignés des pratiques romaines et exclus du culte public, tels l'auto-éviration des Galles. Dans les *Antiquitates rerum divinarum*, Cybèle est assimilée à Tellus, du moins d'après les fragments cités par la *Cité de Dieu* d'Augustin (fr. 267 C = August. *De civ.* VII, 24). L'interprétation varronienne s'inspire d'une lecture allégorique de la déesse qui existait déjà dans les spéculations grecques aussi bien que romaines (Lucrèce et Servius notamment). Néanmoins Varron insiste davantage sur l'aspect « rural » de Mater Magna, ce qui représente sa spécificité par rapport à la tradition précédente et ultérieure. D'après Rolle, le but serait d'assimiler une divinité étrangère et un culte potentiellement violent au sein de la pratique traditionnelle romaine. C'est pourquoi

d'autre part Varron ne cite pas Attis qui ne rentrait pas dans le culte civique de Cybèle introduit à Rome. Dans le *De lingua Latina*, il est question de Mater Magna lorsque Varron explique l'étymologie des fêtes religieuses du calendrier romain : le terme *Megalesia* dériverait de *Megalesion*, le nom du temple de la déesse à Pergame (VI, 15). L'assertion de Varron est problématique puisque la plupart des sources anciennes indiquent la cité de Pessinonte comme lieu d'origine de la déesse Cybèle. Rolle souligne que le témoignage du *De lingua latina* ne doit pas être négligé et, après une analyse détaillée, elle prône pour une dérivation de la déesse de la cité de Pergame. La deuxième partie du volume, consacrée aux divinités égyptiennes, s'ouvre avec un rappel des étapes de l'introduction à Rome de la dite *gens Isiaca*. Il est important de souligner que, lorsque Varron rédige ses œuvres, les cultes égyptiens sont au centre de l'intérêt du pouvoir romain : dans l'*Histoire romaine*, par exemple, Dion Cassius fait référence à plusieurs reprises à des épisodes de répression ou de sanction de ces cultes. C'est un aspect qui distingue Isis et Sarapis du culte de la Mater Magna dont il a été question dans la première partie de l'ouvrage. Dans les *Saturae Menippeae*, le nom d'Isis n'apparaît pas, alors que Sarapis est mentionné dans deux fragments (fr. 128 et 152 B). Néanmoins, l'auteure propose de voir dans le fr. 191 B une allusion aux *initia* nocturnes célébrés, à Rome, en l'honneur de la déesse Isis ; il s'agirait d'une remarque critique qui opposerait ces rituels nocturnes égyptiens aux *initia* célébrés par les femmes romaines pour Cérés, puisque ces derniers se déroulaient pendant le jour. La critique à l'égard des dieux de l'Égypte présents sur le territoire de l'*Vrbs* est confirmée par un groupe de cinq fragments qui faisaient partie de la satire *Eumenides* et qui concernent Sarapis (fr. 128, 129, 138, 139 et 152 B). L'auteure voit dans ces fragments les témoignages d'un « épisode de Sarapis » dans la même satire. D'après son hypothèse, le cadre serait celui de l'*Iseum Metellinum* qui devait se trouver sur l'Oppius ou sur le Caelius. Dans le même récit-cadre évoqué pour Cybèle, le narrateur-protagoniste raconterait une autre aventure étrange vécue auprès de ce sanctuaire égyptien, où il se serait rendu pour trouver un remède à la folie qui l'affligeait. Là-bas, pendant le rituel de l'*incubatio*, Sarapis lui serait apparu pour lui donner un remède contre son *insania*. L'aspect satirique se concentrait, d'après Rolle, sur la dispute entre le protagoniste et un prêtre du dieu concernant le prix du rituel. L'importance de la dimension médicale du culte des dieux égyptiens, chez Varron, est par ailleurs confirmée par un fragment des *Antiquitates rerum divinarum* (fr. 157 C). Particulièrement intéressante est ensuite l'hypothèse de lire une autre satire, le *Pseudulus Apollo*, comme une compétition entre Apollon et Sarapis où le premier mettrait en garde les lecteurs face à cette divinité étrangère qui ne serait qu'un double imposteur du dieu romain (fr. 438 et 439 B). Si dans les *Antiquitates rerum divinarum*, les dieux égyptiens sont cités par rapport à un épisode de répression de leur culte par l'État de Rome (fr. 46a C et 46b C), dans le *De lingua latina*, Varron mentionne Sarapis et Isis comme une interprétation égyptienne des *principes dei*, Ciel et Terre, qui correspondraient, dans la théologie romaine, à Saturne et Ops (V, 57). De plus, Varron cite Harpocrate dont le doigt porté aux lèvres indiquerait une exhortation au silence. Il faut néanmoins remarquer que la dimension mystérieuse d'Harpocrate, soulignée par l'auteure, n'est pas évoquée explicitement par le texte latin. En conclusion, Alessandra Rolle insiste sur le traitement varié des divinités d'origine orientale dans le *corpus* varronien, une

différence qui se justifie dans le divers statut de ces dieux, officiel et public pour Cybèle, privé pour Isis et Sarapis. Chez Varron, l'avis sur ces cultes dépend de leur acceptation au sein de la *religio Romana*, ce qui est d'ailleurs courant dans la pensée romaine de l'époque – et il suffit de renvoyer au Cicéron du *De legibus*. L'historien des religions antiques pourrait regretter que la catégorie de « cultes orientaux » ne soit pas explorée davantage : les ouvrages de Franz Cumont ne sont guère mentionnés et il est quelque peu surprenant que les travaux historiographiques de Corinne Bonnet (entre autres) n'apparaissent pas. Dans cette perspective, la lecture de Rolfe aurait également pu tirer profit des réflexions récentes de Jörg Rüpke, par exemple dans *Superstition ou individualité ? Déviance religieuse dans l'Empire romain*, Bruxelles, 2015, où l'auteur relève que, dans la République tardive, la religion commence à se construire comme un savoir, une considération qui n'est pas sans conséquence dans l'évolution de la pensée et de la pratique romaines en matière de culte. Cette remarque n'enlève rien à la qualité du volume qui a le mérite de mettre à disposition de la communauté scientifique les textes varroniens sur Mater Magna et Isis/Sarapis. Il faut en outre saluer l'acribie des analyses philologiques et littéraires proposées ; l'attention donnée aux diverses formes littéraires des œuvres de Varron permet de cibler l'interprétation d'un corpus essentiellement fragmentaire : l'image qui ressort des divinités orientales n'est pas la même, qu'elle soit dans les *Satires Ménippées* ou dans des traités d'érudition. Il s'agit d'une bonne leçon de méthode lorsqu'on travaille sur les témoignages culturels attestés dans des discours littéraires. Francesco MASSA

Louis CALLEBAT, *Le De architectura de Vitruve*. Paris, Les Belles Lettres, 2017. 1 vol. broché 15 x 21,5 cm, 464 p. Prix : 45 €. ISBN 9782251446912.

Ce recueil réunit vingt-sept articles que Louis Callebat a dédiés à Vitruve et, plus largement, à la littérature technique latine, au cours de quarante ans de recherches. La grande majorité de ces articles a été publiée entre 1974 et 2013, en marge de ses éditions des livres II, VIII et X du *De architectura* dans la CUF ; certains de ces textes n'étaient pas disponibles en français tandis que d'autres, peu nombreux il est vrai, ont été mis à jour ; deux études inédites viennent compléter l'ouvrage. L'intérêt premier de cette publication est d'avoir réuni cette somme jusqu'ici disparate pour en montrer la cohérence et en dégager une étude sinon complète, du moins extrêmement riche du seul traité d'architecture romain qui nous soit parvenu. La mise en relation des articles est organisée selon un plan où, après une introduction qui replace Vitruve dans une histoire élargie du métier d'architecte (« "Architecte". Histoire d'un mot ») en le confrontant notamment aux écrits de Leon Battista Alberti (« Vitruve, Alberti et le métier d'architecte »), une première section est dédiée aux « Concepts et partis » et une seconde aux « Langages ». La première section comporte treize articles qui concourent à reformuler la question de ce qu'est le *De architectura*, question elle-même replacée dans une définition de la littérature technique latine. Dans « Le savant et le livre », L. Callebat interroge ainsi ce que signifie le passage de l'oral, qui caractérisait la tradition architecturale grecque, à l'écrit, chez Vitruve mais aussi chez Plin ou Lucrèce. La question de la nature de l'ouvrage est encore plus directement posée dans « Le traité d'architecture vitruvien : problème d'identité », où l'auteur retient trois